Alter

Revue de phénoménologie

25 | 2017

L'Histoire

L'événement historique : un paradigme de la phénoménalité ?

Claudia Serban

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alter/457>

DOI : 10.4000/alter.457

ISSN : 2558-7927

Éditeur :

Association ALTER, Archives Husserl (CNRS-UMR 8547)

Édition imprimée

Date de publication : 3 décembre 2017

Pagination : 135-153

ISBN : 978-2-9550449-3-3

ISSN : 1249-8947

Référence électronique

Claudia Serban, « L'événement historique : un paradigme de la phénoménalité ? », *Alter* [En ligne], 25 | 2017, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/alter/457> ; DOI : 10.4000/alter.457

L'ÉVÉNEMENT HISTORIQUE : UN PARADIGME DE LA PHÉNOMENALITÉ ?

Claudia Serban

La question que nous souhaitons soulever et qui motive les analyses proposées dans cet article est stratifiée, car elle recoupe de fait plusieurs interrogations connexes. La première est celle de savoir si, lorsqu'elle parle de l'événement dans une acception tellement généralisée qu'elle va jusqu'à l'identifier à la notion même de phénomène, la phénoménologie contemporaine conserve encore une référence fondamentale à l'événement *historique*. L'événement historique détient-il une fonction proprement paradigmatique, ou bien n'a-t-il que le statut d'un phénomène régional, d'une illustration parmi d'autres du concept de phénomène, de sorte que l'événement dont parle la phénoménologie peut être compris indépendamment de son sens premier historique ? À cet égard, notre intention sera de mettre à l'épreuve cette affirmation lapidaire faite par Merleau-Ponty dans les notes de travail qui accompagnent *Le visible et l'invisible* : « Tout événement est du type de l'événement historique dont parle Péguy, "rythme de l'événement du monde" – serpentement encore »¹.

Mais en poussant encore plus loin le questionnement, on peut aussi se demander si, lorsque la phénoménologie commence à parler de l'événementialité du phénomène, la référence à l'histoire reste fondamentale. Dans leur ouvrage sur la *Nouvelle phénoménologie en France* (2011), László Tengelyi et Hans-Dieter Gondek soutenaient que le propre de cette « nouvelle phénoménologie », et le dénominateur commun de penseurs aussi différents que Michel Henry, Marc Richir ou Jean-Luc Marion, était d'opérer avec une nouvelle détermination du phénomène comme événement – plus précisément, comme *événe-*

¹ M. Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible suivi de notes de travail*, Paris, Gallimard, 1964, p. 249.

ment de sens². Cette dernière précision suggère déjà que le rapport à l'historicité n'est pas donné ici intrinsèquement : parler du phénomène comme événement, c'est d'abord insister sur le fait qu'il est la « source d'une effectuation de sens spontanée »³, et non pas forcément affirmer qu'il est à concevoir sur le modèle du phénomène historique. Il ne va donc pas de soi, à ce niveau, de dire, comme le fait Merleau-Ponty, que « tout événement est du type de l'événement historique ». Mais il semble également problématique de couper radicalement la pensée de l'événement de la pensée de l'histoire. Ce que nous nous proposons dans ce qui suit sera de montrer que la référence à l'histoire comme champ régional de phénomènes reste nécessaire pour donner une teneur d'expérience et une illustration concrète au phénomène compris comme événement, et d'interroger également les raisons pour lesquelles, envisagée à travers le prisme de l'événement historique, l'histoire, de champ régional, peut en venir à jouer le rôle d'un modèle paradigmatique. Nous allons explorer ici plusieurs voies qui illustrent une telle tendance à élargir et à transposer le statut et la fonction de l'événement historique, en espérant obtenir par ce biais un éclairage nouveau des motifs qui poussent depuis toujours la phénoménologie à s'intéresser à l'historicité et à explorer le champ des phénomènes historiques.

II. Thématisations phénoménologiques de l'histoire et ambiguïtés de l'événement

Avant d'entamer cette enquête, il s'impose de reconnaître que l'impulsion qui conduit à faire de l'historique plus et autre chose qu'un champ régional d'investigation et de description phénoménologique se laisse assez aisément reconduire jusqu'à Husserl et à Heidegger, qui ont envisagé tous les deux l'histoire dans sa mobilité intrinsèque telle qu'elle correspond à la fois au mouvement de notre existence, à notre devenir propre, et à la genèse du sens. À cet égard, la fameuse définition de l'histoire que donne Husserl dans *L'origine de la géométrie* demeure incontournable : « L'histoire n'est rien d'autre que le mouvement vivant de la solidarité et de l'implication mutuelle de la formation du sens et de la sédimentation du sens originaires (*nichts*

² Nous nous permettons de renvoyer à ce propos à notre contribution : « La "nouvelle phénoménologie en France" et les événements de sens (*Sinnereignisse*). Un prolongement de la lecture de László Tengelyi », in *L'événement et la raison. Autour de Claude Romano*, Philippe Cabestan (éd.), Argenteuil, Le cercle herméneutique, 2016, p. 31-45.

³ H.-D. Gondek et L. Tengelyi, *Neue Phänomenologie in Frankreich*, Berlin, Suhrkamp, 2011, p. 209.

anderes als die lebendige Bewegung des Miteinander und Ineinander von ursprünglichen Sinnbildung und Sinnsedimentierung) »⁴. Dans la perspective proposée par cette définition, l'événement historique est à comprendre d'entrée de jeu comme événement de sens, pour autant que l'histoire recouvre le double processus de l'advenue et de la conservation du sens. C'est là un premier indice précieux de ce qui justifie et motive la dérégionalisation de l'historique dont témoignera par la suite la pensée phénoménologique de l'événement.

En ce qui concerne Heidegger, contentons-nous de rappeler que dès le semestre d'hiver 1919-1920, il œuvre à souligner la place cruciale que détient l'histoire pour une phénoménologie qui n'est plus transcendantale ou eidétique, mais herméneutique : « C'est dans l'histoire – affirme-t-il avec une emphase qui dissimule à peine son intention polémique à l'égard de la réticence de Husserl envers les dangers de l'historicisme – que réside le vrai “fil conducteur (*Leitfaden*)” pour des recherches phénoménologiques », pour autant que « la vie effective et l'histoire sont [...] l'expérience directrice (*Leiterfahrung*) pour la recherche phénoménologique »⁵. Dans le même esprit, Heidegger écrit à Rickert en mars 1921 : « Ma position au sein de la phénoménologie, du fait d'être déterminée par votre philosophie, est tout à fait autre que les positions habituelles – je vois la signification principielle qu'a l'historique pour la philosophie, même si je ne le comprends pas encore »⁶. Le jeune Heidegger assigne donc bien, on le voit ici, une fonction paradigmatique et directrice au phénomène historique, et il peut le faire dans la mesure où pour lui l'histoire renvoie d'abord à l'advenir fondamental de notre existence, elle désigne le *Grundgeschehen des Daseins*⁷. Pourtant, il est bien connu que l'auteur de *Sein und Zeit* a toujours refusé, dans sa pensée ultérieure de l'*Ereignis*, de concevoir cet événement insigne qu'est l'événement appropriant sur le modèle de l'événement historique, et a donc délibérément brouillé les pistes qui conduisent de l'événement à l'événement historique.

De cette discussion préalable, nous retiendrons surtout la nécessité de faire quelques distinctions et précisions terminologiques. D'une

⁴ E. Husserl, *Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die transzendente Phänomenologie*, Husserliana Bd. 6, La Haye, Martinus Nijhoff, 1954, Beilage III (*Der Ursprung der Geometrie*), p. 380 ; trad. J. Derrida, *L'origine de la géométrie*, Paris, PUF, 2010 [1962], p. 203.

⁵ M. Heidegger, *Grundprobleme der Phänomenologie*, Martin Heidegger Gesamtausgabe, tome 58, Francfort-sur-le-Main, Klostermann, 1992, p. 246-247 et p. 252.

⁶ M. Heidegger et H. Rickert, *Lettres 1912-1933 et autres documents*, trad. A. Dewalque, Bruxelles, Ousia, 2007, p. 57.

⁷ M. Heidegger, *Die Grundbegriffe der Metaphysik: Welt – Endlichkeit – Einsamkeit*, Martin Heidegger Gesamtausgabe, tome 29/30, Francfort-sur-le-Main, Klostermann, 1983, p. 34 ; trad. D. Panis, *Les concepts fondamentaux de la métaphysique*, Paris, Gallimard, 1992, p. 46.

part, il est clair que dans leur détermination de l'historique, Husserl et Heidegger se préoccupent davantage de la *Geschichte* que de l'*Historie*, de l'histoire comprise comme devenir historique (devenir de l'existence ou devenir du sens), et non de l'histoire comme enquête, récit ou science historique. D'autre part, la compréhension de l'histoire qu'ils proposent se situe à un niveau transversal par rapport à la séparation entre histoire personnelle ou individuelle et histoire collective, pour autant que la double question de la genèse du sens et de l'advenir à soi se pose dans une égale mesure aux deux niveaux d'historicité. Enfin, une dernière précision terminologique doit porter ici sur le concept d'événement lui-même, dans la mesure où le fait même, pourtant si courant, de parler d'événement historique, pourrait ne pas aller de soi. Dans son acception la plus large et selon son étymologie (sa racine latine, *evenire*, littéralement, *ex-venir*, signifie surgir, sortir hors de soi), l'événement désigne en effet tout ce qui arrive, et il pourrait même être tentant de le ranger du côté d'un devenir impersonnel, inintentionnel qui l'apparente davantage aux processus naturels : on n'a qu'à songer en ce sens à la distinction que propose Davidson entre actions et événements, les premières désignant une classe d'événements se distinguant par leur caractère intentionnel et sensé⁸. On peut aussi penser à la distinction faite par Erwin Straus, et que reprend Maldiney, entre *Geschehnis* et *Ereignis*, entre l'événement extérieur qui arrive de façon impersonnelle et l'événement qui s'inscrit dans une histoire individuelle et qui reçoit donc un sens ou devient signifiant⁹. Puisque l'événement se dit de multiples façons, il convient de se demander dès lors quels sont les critères de l'événement historique, autrement dit, en quoi tient l'événementialité de l'historique, ce qui pourra nous éclairer en retour sur ce qui rend l'ancrage et la signification historique de l'événement incontournables.

II. Merleau-Ponty sur la trace de Péguy

Notre enquête trouvera son point de départ, et une première piste à explorer, chez Merleau-Ponty, dans l'affirmation déjà citée, issue d'une note de travail de mai 1959, que nous pouvons maintenant restituer en entier :

Tout événement est du type de l'événement historique dont parle Péguy, « rythme de l'événement du monde » – serpentement encore –

⁸ D. Davidson, *Actions et événements*, trad. P. Engel, Paris, PUF, 1993.

⁹ Voir H. Maldiney, *Penser l'homme et la folie*, Grenoble, Jérôme Millon, 1991, p. 192.

L'événement historique : un paradigme de la phénoménalité ?

les problèmes de savoir quel est le sujet de l'État, de la guerre, etc. exactement du même type que le problème de savoir quel est le sujet de la perception : on ne résoudra philosophie de l'histoire qu'en résolvant probl. de la perception¹⁰.

Plusieurs choses demandent ici un éclaircissement, et tout d'abord la référence à Péguy (que nous verrons d'ailleurs ressurgir, sans renvoi à Merleau-Ponty, sous la plume de Jean-Luc Marion lorsqu'il développe sa propre conception de l'événement¹¹). Ensuite, la référence centrale à « l'événement du monde », qui nous confronte à un aspect de la pensée de l'événement autre que celui de la genèse du sens ou du devenir de l'existence : Merleau-Ponty met en effet en avant, du moins de façon implicite, un autre advenir fondamental, l'advenir et le devenir du *monde*, et nous indique ce faisant un autre biais par lequel l'événement historique pourrait être libéré de sa limitation à une signification purement régionale, dans la mesure où le temps historique irait ainsi jusqu'à englober le temps cosmique. Enfin, la troisième indication importante que l'on peut extraire de la note de travail de Merleau-Ponty est relative à la reconduction étonnante des problèmes de l'histoire, envisagés dans un sens très particulier, à savoir comme problèmes de l'histoire politique (« problèmes de savoir quel est le sujet de l'État, de la guerre ») au problème de la perception : « on ne résoudra philosophie de l'histoire, écrit lapidairement Merleau-Ponty, qu'en résolvant probl. de la perception ». Ce dernier argument, notons-le d'entrée de jeu, n'opère selon toute apparence une dérégionalisation de l'événement historique que pour y voir le cas particulier d'un problème différent : il est donc, paradoxalement, très loin de conférer véritablement à l'historique un rôle paradigmatique, comme la reprise de Péguy pouvait le suggérer. Et cependant, il est clair que Merleau-Ponty déploie ici lui aussi une stratégie qui revient à donner aux « problèmes de l'histoire » une signification plus large qui, loin de rester simplement régionale, s'avère susceptible d'une certaine universalisation.

Nous allons tâcher à présent de développer ces trois indications point par point. En ce qui concerne la référence de Merleau-Ponty à Péguy¹², Fabrice Colonna a montré, d'abord dans un article publié en

¹⁰ M. Merleau-Ponty, *Le visible et l'invisible*, op. cit., p. 249.

¹¹ Voir J.-L. Marion, *Certitudes négatives*, Paris, Grasset, 2010, p. 281.

¹² Il faut souligner que cette référence intervient également, de façon significative, dans l'article « Bergson se faisant » publié en 1960 dans *Signes*, où Merleau-Ponty oppose au manque d'une pensée rigoureuse de l'histoire chez Bergson les avancées de Péguy qui « avait cherché à décrire l'émergence de l'événement », à surprendre le « rythme et la vitesse propre de l'événement du monde » et, ce faisant, « avait donc prouvé par le fait qu'une intuition bergsonienne de l'histoire est possible » (*Signes*, Paris, Gallimard, 1960, p. 305 et p. 306).

2008 dans la revue ALTER sous le titre « L'éternité selon Merleau-Ponty », puis dans le dernier chapitre de son ouvrage *Merleau-Ponty et le renouvellement de la métaphysique* (2014), à quel point la référence à Péguy est fondamentale pour le développement de la conception que se fait le dernier Merleau-Ponty d'une « éternité existentielle » sur le modèle de l'« éternité temporelle »¹³ dont parlait Péguy dans le *Dialogue de l'histoire et de l'âme païenne* intitulé *Clio*, écrit en 1913. Il est assez aisé de prolonger cette démonstration en direction du concept d'événement, qui joue un rôle fondamental dans la réflexion de Péguy sur l'histoire. Le passage auquel Merleau-Ponty fait implicitement référence est celui où Péguy affirme que « l'événement d'un peuple et sans doute l'événement du monde est rythmé et peut-être même régulé », pour poursuivre aussitôt :

N'est-il pas évident que l'événement n'est point homogène, que peut-être il est organique, qu'il y a ce qu'on nomme en acoustique des ventres et des nœuds, des pleins et des vides, un rythme, peut-être une régulation, des tensions et des détentes, des périodes et des époques, des axes de vibration, des points de soulèvement, des points de crise, de mornes plaines et soudain des points de suspension [...] ¹⁴ ?

Il apparaît ici de manière assez claire que l'événement est pensé par Péguy sous le signe de l'hétérogénéité et de la discontinuité. Or cela ne nous indique pas encore en quoi, comme l'affirme Merleau-Ponty, « tout événement est du type de l'événement historique », et surtout, en quoi ce dernier est « rythme de l'événement du monde ». Pourtant, l'originalité et la force de la réflexion de Péguy consiste précisément dans sa tentative d'élaborer cette articulation. Il est vrai que Péguy fait dire à Clio – à la muse de l'histoire : « Je ne voudrais point [...] parler le langage de la philosophie », et en particulier « le langage de la philosophie bergsonienne »¹⁵, pour la faire aussitôt avouer qu'« il est presque impossible de ne pas se demander si le monde même n'a pas une durée qui ne serait que sous-tendue et enregistrée par le temps du monde [...] ; s'il n'y a pas un rythme et une vitesse propre de l'événement du monde ; et des ventres et des nœuds ; et des époques et des périodes ; et une articulation de l'événement du monde ». Il s'agit ce faisant de soutenir que le temps du monde lui-même n'est pas homogène, n'est pas à rabattre sur un modèle spatial, mais qu'il est lui-même de l'ordre d'une durée

¹³ F. Colonna, *Merleau-Ponty et le renouvellement de la métaphysique*, Paris, Hermann, 2014, p. 417 sq.

¹⁴ Ch. Péguy, *Œuvres en prose complètes*, tome III, Paris, Gallimard, 1992, p. 1205.

¹⁵ *Ibid.*, p. 1203 et p. 1204.

L'événement historique : un paradigme de la phénoménalité ?

qualitative, d'une durée rythmée : c'est en ce sens que Péguy parle d'un événement du monde. Cela revient à élargir le champ d'application du concept bergsonien de durée : ce dernier est à même de désigner, « non pas seulement ce temps individuel, non pas seulement ce temps personnel », dans la mesure où « il est indéniable que tout le temps ne passe pas avec la même vitesse et selon le même rythme ». Pour citer encore Péguy :

Non seulement votre vie propre, votre vie individuelle, votre vie personnelle, [...] non seulement votre vie propre intérieure et votre vie psychique est de durée et non pas seulement de temps, [...] ne s'est pas écoulée et ne s'écoule pas toujours avec la même vitesse, selon le même rythme, et dans un même mouvement.

Mais je vais plus loin - dit la muse. Regardez dans votre mémoire et ainsi en elle dans la mémoire de votre peuple. [...] Vous serez conduit à vous demander s'il n'y a pas aussi des *durées* des peuples et une *durée* du monde, car il vous semblera évident que la vie, que l'événement du monde ne s'écoule point [...] avec la même vitesse, selon le même rythme, dans le même mouvement¹⁶.

Que pouvons-nous noter au sujet de la perspective sur le temps et l'événement proposée ici par Péguy ? Il est d'abord à remarquer que quand il parle de l'événement du monde, Péguy évoque *le temps du monde*, compris non pas comme temps cosmique mais *comme temps historique*. Et il s'agit précisément d'un temps événementiel, c'est-à-dire d'un temps qui abrite la possibilité de l'irrégularité et de la discontinuité, de la rupture : c'est un temps qualitatif donc, que Péguy nomme aussi organique. Mais cette description débouche également sur la mise en avant d'un temps événementiel en un sens plus étroit : « Il y a des temps, il y a des plaines où il ne se passe rien. Et soudain monte un point de crise. [...] Et tout d'un coup on tourne le dos. Et le monde entier a changé de face. [...] Et tout est nouveau »¹⁷. Nous avons donc à faire chez Péguy, dans ce texte posthume rédigé un an avant sa mort prématurée au champ d'honneur, à une vision de l'histoire en tant que faite d'événements dans sa substance la plus profonde. C'est parce que l'événement fait l'histoire qu'il y a, comme l'affirme Péguy, « des morceaux de temps où il y a de l'histoire, et des morceaux de temps où il n'y en a pas. En donnant précisément, poursuit-il, à ce mot d'histoire le sens de ces articulations visibles, extérieures, apparentes ». Ce que nous dit Péguy, somme toute, ce n'est pas exactement que tout événement est du type de l'événement histo-

¹⁶ *Ibid.*, p. 1204 (pour cette citation et pour les précédentes).

¹⁷ *Ibid.*, p. 1205-1206.

rique, comme l'affirmera Merleau-Ponty, mais plutôt que toute véritable histoire est faite d'événements, a une structure discontinue ou événementielle que l'on peut décrire comme suit : « Rien ne survient. Il n'y a rien eu. Et tout d'un coup nous sentons que nous ne sommes plus les mêmes [...] ». L'histoire procède donc par saut, par rupture, son ressort ou son levier est le « point de crise ».

Il y a des points critiques de l'événement - lisons-nous encore dans *Clio* - comme il y a des points critiques de température, des points de fusion, de congélation ; d'ébullition, de condensation ; de coagulation ; de cristallisation. Et même il y a dans l'événement de ces états de surfusion qui ne se précipitent, qui ne se cristallisent, qui ne se déterminent que par l'introduction d'un fragment de l'événement futur¹⁸.

La marche de l'histoire est donc tout sauf linéaire, elle ne décrit pas une progression homogène. La conclusion que Péguy met dans la bouche de la muse de l'histoire consiste à entériner cette temporalité discontinue dans ce qu'elle a d'imprévisible et d'insondable : « Rien n'est mystérieux [...] comme ces points de conversion profonds, comme ces bouleversements, comme ces renouvellements, comme ces recommencements profonds. C'est le secret même de l'événement »¹⁹. Et s'il ne laisse pas anticiper, calculer ou mesurer, l'événement se laisse malgré tout décrire, et on peut trouver dans les pages que nous nous sommes permis de citer assez longuement ici plusieurs de ses traits distinctifs, dont le premier est la soudaineté. L'événement est une irruption brusque, une fulgurance : sa temporalité est la temporalité de l'éclair. Cette caractérisation est importante car, d'une part, comme nous le montrerons un peu plus tard, elle s'est trouvée au cœur d'un débat important qui a traversé l'historiographie française du XX^e siècle, et d'autre part, elle est sans doute insuffisante pour rendre compte du rôle paradigmatique que la pensée de l'événement a eu tendance à assumer dans la phénoménologie post-heideggerienne.

III. Événement historique et institution

Mais avant d'ouvrir ce second grand volet de notre propos, revenons à Merleau-Ponty et aux deux autres indications fournies par la note de travail qui affirme que « tout événement est du type de l'évé-

¹⁸ *Ibid.*, p. 1208 (pour cette citation et pour celles qui précèdent).

¹⁹ *Ibid.*, p. 1208-1209.

L'événement historique : un paradigme de la phénoménalité ?

nement historique dont parle Péguy », indications qui avaient trait, respectivement, à « l'événement du monde », tel qu'il ajoute une autre dimension ou un autre axe au devenir historique (à côté de la genèse du sens et du devenir de l'existence), et à la reconduction des problèmes spécifiques de l'histoire au problème de la perception. À ce niveau, nous l'avons déjà suggéré, l'événement historique ne paraît pas tant occuper une position paradigmatique que décrire un cas particulier, donc désigner un phénomène régional. Nous verrons cependant qu'il n'en est pas tout à fait ainsi en rappelant quelques jalons significatifs du projet qu'élabore Merleau-Ponty dans son cours de 1954-1955 portant sur *L'institution dans l'histoire personnelle et publique*. Il est à remarquer tout d'abord que l'événement intervient dans la définition même de la notion d'institution, telle qu'elle est donnée dans un passage célèbre du Résumé du cours :

On entendait donc ici par institution ces événements d'une expérience qui la dotent de dimensions durables, par rapport auxquelles toute une série d'autres expériences auront sens, formeront une suite pensable ou une histoire, – ou encore les événements qui déposent en moi un sens, non pas à titre de survivance et de résidu, mais comme appel à une suite, exigence d'un avenir²⁰.

Sans prétendre exhiber toutes les ressources du concept d'institution et, corrélativement, de la pensée de l'événement qu'il contient²¹, nous nous bornerons à noter que Merleau-Ponty rompt résolument avec le modèle de l'événement comme fulgurance ; nous pourrions dire à ce propos qu'il dépasse en un sens Péguy par Husserl, dans la mesure où ce qu'il met en avant est la sédimentation du sens et non l'irruption soudaine – voire (et c'est là sans doute le complément décisif qu'apporte Merleau-Ponty à la définition de l'histoire que Husserl donne dans *L'origine de la géométrie*), la sédimentation du sens en tant qu'elle est simultanément prégnance d'un avenir.

Mais le résumé du cours sur l'institution recèle encore deux indications importantes concernant la place architectonique et l'éventuelle fonction paradigmatique de la pensée de l'événement. Le résumé s'ouvre en effet par la déclaration suivante : « On cherche ici dans la notion d'institution un remède aux difficultés de la philosophie de la conscience »²². La portée de l'enquête est donc extrêmement vaste et ambitieuse, et la fin du résumé le confirme par un élargissement tout

²⁰ M. Merleau-Ponty, *L'institution. La passivité. Notes de cours au Collège de France (1954-1955)*, Paris, Belin, 2003, p. 124.

²¹ Nous renvoyons à ce sujet à l'éclairante contribution de R. Terzi : « Événement, champ, trace : le concept phénoménologique d'institution », *Philosophie*, n° 131, 2016, p. 52-68.

²² M. Merleau-Ponty, *L'institution. La passivité, op. cit.*, p. 123.

à fait comparable mais de signification légèrement différente : « C'est ce développement de la phénoménologie en métaphysique de l'histoire que l'on voulait ici préparer »²³. Cette déclaration est sans conteste assez énigmatique, ou en tout cas il n'est pas aisé de voir à quel projet précis de Merleau-Ponty dans la seconde moitié des années cinquante elle renvoie : quel est, plus exactement, ce dépassement de la phénoménologie en métaphysique de l'histoire ? Et surtout, en quoi une telle métaphysique pourrait-elle investir et enrichir, comme Merleau-Ponty le suggère, le champ de la phénoménologie ? Peut-être que le cours lui-même nous aidera à entrevoir une réponse à ces questions.

Malgré son style extrêmement elliptique, le cours sur *L'institution dans l'histoire personnelle et publique* professé au Collège de France en 1954-1955 laisse transparaître les raisons pour lesquelles l'élaboration du concept d'institution est susceptible d'infléchir la pensée de l'événement et, surtout, de se situer à un niveau où la réflexion sur l'histoire voit sa portée élargie jusqu'à pouvoir contribuer à l'émergence d'une nouvelle pensée de la phénoménalité²⁴. Quelques indications rapides fournies par le cours ont à cet égard une véritable portée méthodologique, par exemple lorsque Merleau-Ponty écrit : « Avec [la notion d'un] sujet champ de présence, renouvellement de [la conception du] temps ». Ou encore : « Le faire a lieu dans le même monde que le voir ». La manière dont le sujet habite le champ de présence et dont sa perception se déploie dans le monde commandent donc sa façon de s'inscrire dans le temps et d'agir : c'est en cela, sans doute, que le problème de la perception décide des problèmes de l'histoire. Merleau-Ponty décrit cette situation comme suit : « Donc [il y a] sujet institué et instituant, mais inséparablement, et non sujet constituant ; [donc] une certaine inertie, – [le fait d'être] exposé à... – mais [c'est ce qui] met en route une activité, un événement, l'initiation au présent, qui est productif après lui »²⁵. Ici encore, l'institution est implicitement définie dans son rapport à l'événement ; or ce dernier est compris, non pas dans sa fulgurance mais comme productivité ou

²³ *Ibid.*, p. 126.

²⁴ En ce sens, nous partageons l'étonnement que manifeste Judith Revel dans sa contribution à ce dossier quant à la façon dont Claude Lefort a tendance à marginaliser, dans sa compréhension de Merleau-Ponty, la problématique proprement historique ; cette tendance s'illustre par exemple dans la *Préface* que Lefort écrit pour le cours sur l'institution, où il affirme simultanément que « l'idée de l'institution ne peut être dérivée directement d'une réflexion sur les problèmes de l'histoire » et que, dans le cours, « l'idée d'institution se dégage [...] de la théorie de l'histoire » (C. Lefort, « Préface », in M. Merleau-Ponty, *L'institution. La passivité*, op. cit., p. 11 et p. 13).

²⁵ *Ibid.*, p. 35 (pour cette citation et pour celles qui précèdent).

prégnance du présent. Pourtant, la place paradigmatique ne reviendra pas ici à l'événement historique au sens strict et courant, mais à un événement qui relève de l'histoire personnelle, qui se situe donc à un autre niveau, à savoir la *naissance*. « Naissance [n'est pas acte] de constitution mais institution d'un à-venir. Réciproquement l'institution réside dans le même genre de l'Être que la naissance et n'est pas plus qu'elle un acte : il y aura plus tard des institutions décisives ou contrats, mais ils sont à comprendre à partir de la naissance et non l'inverse ». Soulignons-le, l'enjeu n'est pas ici d'affirmer, comme quelques années plus tard, que tout événement est du type de l'événement historique, mais que l'institution est à comprendre sur le modèle de la naissance. Nous avons affaire, selon toute apparence, à un véritable chiasme entre l'histoire individuelle et l'histoire du monde, qui se croisent et se recoupent, dans leurs dynamiques respectives de surgissement, au niveau de cet événement historique d'un type tout à fait particulier, car inaugural au plus haut degré, qu'est la naissance. Pensée ainsi sur le modèle de la naissance, l'institution fournit la clef d'une nouvelle conception de l'événement historique : « institution [signifie] établissement dans une expérience [...] de dimensions [...] par rapport auxquelles toute une série d'autres expériences auront sens et feront une *suite*, une *histoire* »²⁶. L'institution est donc fondamentalement institution d'un avenir : là où le Husserl de *L'origine de la géométrie* insistait en premier lieu, en définissant l'histoire, sur la configuration du sens (l'émergence du sens au présent, dans l'effectuation présente) et sur la sédimentation du sens (sa conservation en tant qu'il devient passé) – et ce même si la réactivation future du sens n'était pas pour autant négligée –, Merleau-Ponty, pour sa part, en pensant l'histoire sous le signe de l'institution, privilégie la prégnance de sens, c'est-à-dire la tension vers un avenir qui n'est pas déterminé téléologiquement mais foncièrement ouvert. On voit donc qu'à la pensée de l'institution correspond un concept d'événement qui est assez éloigné de la fulgurance soudaine que décrivait Péguy, et qui n'est pas non plus coextensif au concept d'événement pris au sens large. Merleau-Ponty note en ce sens, de façon très significative :

Il serait abusif d'appeler institution tout événement non naturel : [l'introduction de] la pomme de terre, [du] maïs. Déjà la « révolution néolithique », ou la révolution industrielle du XVIII^e siècle sont institutions de sens plus prégnant : non seulement événements de grande conséquence, mais événements-matrices, ouvrant un champ histo-

²⁶ *Ibid.*, p. 38 (pour cette citation et pour celle qui précède).

rique qui a unité. L'institution [est] ce qui rend possible [une] série d'événements, [une] historicité : événementialité de principe²⁷.

L'institution au sens le plus prégnant désigne donc les événements-matrices, que nous pourrions appeler, en recourant à un autre vocabulaire, les événements possibilisants. Mais les exemples de Merleau-Ponty renvoient de fait très peu, et de façon assez vague, à l'histoire ou aux événements historiques au sens strict, et ils s'inspirent tout autant, voire encore plus, du modèle de la création artistique, ou de « [l']institution d'une œuvre » : ainsi, par exemple, « un livre est une série d'institutions et manifeste que toute institution tend à la série »²⁸ ; dans le même sens, il faut rappeler également que Merleau-Ponty écrivait, dans *La prose du monde*, qu'« on retrouverait sans doute le concept d'histoire dans son vrai sens si l'on s'habituaît à le former comme nous le proposons sur l'exemple des arts ou du langage »²⁹. Plus loin encore, de façon assez étonnante, le cours sur *La passivité* fera de la « fécondité de l'événement » la marque de l'inconscient³⁰. C'est donc finalement la prégnance de sens ou l'institution d'un avenir qui est le propre de l'événement, ce qui explique le rôle paradigmatique accordé à la naissance et motive également la rupture avec le modèle de la fulgurance.

IV. Ricœur et le retour de l'événement dans l'historiographie

Mais d'où vient, au juste, l'insuffisance de ce modèle, dont la récusation n'est toutefois qu'implicite chez Merleau-Ponty ? On peut noter qu'il présente au moins deux inconvénients, dont le premier est de perpétuer un schéma atomiste et discontinuiste, qui consiste à trop insister sur la rupture produite par l'événement, jusqu'à rendre incompréhensible l'ouverture d'un avenir à partir de lui. Si, compris comme saut qualitatif, l'événement thématisé par Péguy permettait de rapprocher le temps de l'histoire du monde de la durée bergsonienne, il est en revanche plus difficile de lui reconnaître une durée au sens commun, une épaisseur temporelle. Dans son cours de 1953-1954 encore inédit, mais dont on possède le résumé, qui se proposait d'offrir des « Matériaux pour une théorie de l'histoire », Merleau-

²⁷ *Ibid.*, p. 44. Voir aussi, dans le même sens, *ibid.*, p. 45 : « [L']institution au sens fort, [c'est] cette matrice symbolique qui fait qu'il y a ouverture d'un champ, d'un avenir selon [des] dimensions ». Dans cette perspective, l'histoire est un « registre ouvert » (*ibid.*, p. 40).

²⁸ *Ibid.*, p. 40 et p. 401.

²⁹ M. Merleau-Ponty, *La prose du monde*, Paris, Gallimard, 1969, p. 120.

³⁰ M. Merleau-Ponty, *L'institution. La passivité*, op. cit., p. 222, note.

L'événement historique : un paradigme de la phénoménalité ?

Ponty affrontait d'ailleurs assez directement cette difficulté en notant qu'« il y aurait *illusion prospective* à faire cesser le présent au seuil d'un avenir vide, comme si chaque présent ne se prolongeait pas vers un horizon d'avenir et comme si le sens d'un temps, dont l'initiative humaine décide, n'était *rien* avant elle »³¹. On peut sans doute lire dans cette affirmation un plaidoyer implicite pour ce que Fernand Braudel a appelé la « longue durée ». Mais en mettant en place cette opposition entre la fulgurance de l'événement et la longue durée, nous réactivons insensiblement quelques grands débats qui ont traversé l'historiographie française du XX^e siècle : cette dernière a connu successivement, tout d'abord, un rejet violent de l'histoire événementielle – autrement dit, du type de récit historiographique qui lit l'histoire comme une suite d'événements –, au profit de l'approche structurale et globale qui a été celle de l'école des Annales, et ensuite, à partir des années soixante-dix, un singulier retour de l'événement, médité successivement par des historiens comme Jacques Le Goff, Pierre Nora ou encore François Dosse³². Nous n'allons pas nous intéresser à ce débat pour lui-même, mais seulement dans la mesure où, d'une part, il témoigne de l'articulation étroite entre *Histoire* et *Geschichte*, ou entre modèle historiographique et modèle d'historicité et, d'autre part, il permet de découvrir une voie alternative pour dépasser la conception de l'événement historique comme fulgurance. L'exploration de cette voie pourrait permettre de donner un nouveau statut à la référence à l'événement que pratique la phénoménologie contemporaine, dans des travaux aussi divers que ceux d'Henri Maldiney, de Jean-Luc Marion ou de Claude Romano.

On ne saurait relancer cependant la question de l'événement historique sur la toile de fond des débats autour de la légitimité d'une histoire événementielle, sans évoquer la contribution fondamentale à ce sujet qui a été celle de Paul Ricœur au premier tome de *Temps et récit* (1983). Le souci de Ricœur pour la réhabilitation de l'événement comme concept opératoire de l'historiographie n'est dans une certaine mesure qu'indirect, pour autant que ce qui l'intéresse principalement est la réhabilitation du récit. Mais la mise en avant à cette fin de la notion d'intrigue, empruntée à l'historien Paul Veyne, a des

³¹ M. Merleau-Ponty, *Résumé de cours* : Collège de France (1952-1960), Paris, Gallimard, 1968, p. 45.

³² Voir par exemple le dossier thématique du vol. 18 de la revue *Communications* (1972), et en particulier les contributions d'Edgar Morin et de Pierre Nora. Voir aussi les articles de J. Le Goff : « Les "retours" dans l'historiographie française actuelle », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, vol. 22, 1999 (disponible en ligne : <https://ccrh.revues.org/2322>) et F. Dosse : « L'événement historique : une énigme irrésolue », *Nouvelle revue de psychosociologie*, vol. 19, n° 1, 2015, p. 13-27.

effets en retour sur la compréhension de l'événement, et aboutit à un remaniement de sens assez proche en définitive de celui que nous avons relevé chez Merleau-Ponty.

Ricœur prend soin tout d'abord de restituer fidèlement « l'éclipse de l'événement » dans l'historiographie française. En passant en revue les motivations fondamentales de l'école des Annales fondée par Lucien Febvre et Marc Bloch à la fin des années vingt, il souligne l'« orientation anti-positiviste » de la critique de l'histoire événementielle, et rappelle ainsi que le concept d'événement historique, tel qu'il était employé dans l'historiographie du XIX^e et du début du XX^e, envisagé comme fait historique à expliquer, était solidaire d'abord d'un préjugé positiviste, « le préjugé du *passé en soi* », mais aussi, plus largement, de « deux présuppositions étroitement liées entre elles [...] : à savoir, que l'individu est le porteur ultime du changement historique et que les changements les plus significatifs sont les changements ponctuels, ceux-là même qui affectent la vie des individus en raison de leur brièveté et de leur soudaineté »³³. Si la façon dont Péguy décrit l'événement ne porte sans doute pas l'empreinte d'un quelconque positivisme, il importe de souligner que le modèle temporel de la fulgurance de l'événement est également remis en cause par l'école des Annales : c'est, en effet, dans une opposition directe à ce modèle que Braudel élabore, dans un article de 1958, son concept de « longue durée », qui fournit une nouvelle méthodologie à l'historiographie en proposant une autre manière de concevoir et d'envisager le devenir historique. Comme le montre la célèbre étude de Braudel sur *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II* (1949), la matrice de l'histoire et le modèle du devenir historique ne sont plus le temps individuel mais le « temps géographique » dans lequel s'installe une « histoire anonyme, profonde et silencieuse »³⁴, bref, une géo-histoire. Et Ricœur de noter de façon suggestive, à propos de cet infléchissement : « À la fumée de l'événement, s'oppose le roc de la durée »³⁵. De fait, les métaphores de ce type ne manquent pas sous la plume des partisans de l'école des Annales eux-mêmes, qui parlent de l'événement comme de l'« écume » de l'histoire, des « lucioles », de la « fumée abusive »³⁶ qui sont à chasser comme un subtil danger, ou encore, comme la « surface éphémère du cours profond des choses »³⁷.

³³ P. Ricœur, *Temps et récit*, tome I : *L'intrigue et le récit historique*, Paris, Seuil, 1983, p. 143.

³⁴ Cité par Ricœur, *ibid.*, p. 148 et p. 149.

³⁵ *Ibid.*, p. 150.

³⁶ Voir par exemple F. Dosse, « L'événement historique : une énigme irrésolue », *art. cit.*, p. 20.

³⁷ P. Ricœur, « Le retour de l'Événement », in *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, vol. 104, n°1, 1992, p. 29-35, p. 29.

L'événement historique : un paradigme de la phénoménalité ?

Devant la stratégie qu'adopte l'école des Annales pour écarter l'événement – et, avec lui, le récit – de l'histoire, Ricœur déploie un argument susceptible d'être rapproché des résultats auxquels aboutissait la travail de Merleau-Ponty autour de l'institution : « il importe plus à un événement qu'il contribue à la progression d'une intrigue que d'être bref et nerveux, à la façon d'une explosion »³⁸. Autrement dit, ici encore, le propre de l'événement historique est d'être institution d'un avenir, d'être une matrice symbolique : il n'est pas à concevoir sur le modèle d'un éclair ponctuel, mais de manière « dramatique » comme « *événement-mis-en-intrigue* »³⁹. En insistant sur ces aspects, Ricœur permet de « remettre en question la notion d'*événement* que Braudel tient pour canonique » (à savoir, celle d'« événements *brefs* et pathétiques, les “faits notables” de l'histoire traditionnelle »⁴⁰), jusqu'à faire implorer la supposée séparation d'une longue durée étrangère à l'événement et d'une soudaineté événementielle : « La longue durée est aussi bien de l'événementiel que la courte, si l'intrigue est la seule mesure de l'événement »⁴¹. Finalement, l'approche de Ricœur sera intégrative, dans la mesure où elle visera à concilier le point de vue de l'événement et celui de la longue durée au moyen de la notion d'intrigue ; et cette conciliation implique de manière essentielle une « extension de la notion d'événement, au-delà du temps court et bref », en faisant valoir la nécessaire complémentarité de l'événement et de la longue durée : « Si l'événement au souffle court fait écran à la prise de conscience du temps que nous ne faisons pas, la longue durée peut aussi faire écran au temps que nous sommes »⁴².

Pour désactiver la critique du récit qu'avançaient les détracteurs de l'histoire événementielle, Ricœur dissocie donc l'événement de la courte durée ou de la fulgurance et insiste, dans une perspective remarquablement proche de celle de Merleau-Ponty, sur sa fécondité, sur sa générativité. Il importe ainsi hautement de reconnaître que, lorsqu'on parle d'une réhabilitation ou d'un retour de l'événement, « l'événement qui fait retour [...] n'est pas exactement celui qui a été repoussé dans les marges de l'histoire par la génération précédente » ; plus précisément, « l'événement tel qu'il revient apparaît comme la composante créatrice », comme « initiateur de systèmes », ce qui veut dire qu'il se définit désormais davantage à partir de ses effets que par

³⁸ P. Ricœur, *Temps et récit*, tome I, *op. cit.*, p. 151.

³⁹ *Ibid.*, p. 289.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 303.

⁴¹ *Ibid.*, p. 240.

⁴² *Ibid.*, p. 313 et p. 312.

sa soudaineté : bref, « l'équation entre événement et brièveté ne tient plus »⁴³. Comme nous avons déjà pu le souligner en discutant les avancées de Merleau-Ponty dans le cours sur l'institution, le propre de l'événement est d'être possibilisant : dans le même esprit, un historien comme François Dosse, qui a consacré un livre à la *Renaissance de l'événement* (2010), parlera de façon suggestive d'un « déplacement de l'approche de l'amont de l'événement vers son aval, de ses causes à ses traces »⁴⁴. De fait, une approche de l'événement qui ne soit pas partielle ou unilatérale exige de le saisir « doublement, comme y invite son étymologie, comme résultat et comme commencement, comme dénouement et comme ouverture de possibles ». En proposant une telle approche qui élargit elle aussi l'extension de l'événement, François Dosse, à l'instar de Ricœur, invite à sortir du « faux dilemme appauvrissant et réducteur d'avoir à choisir entre une événementialité supposée courte et une longue durée dite structurale »⁴⁵.

Il apparaît ainsi de manière encore plus patente que l'événement n'est pas un éclair qui disparaît sans trace durable mais une institution, une ouverture de possibles, un commencement. Le mirage de l'événement provient sans doute de la façon dont il concentre en lui le *pouvoir de commencer* et le déploie à un double niveau, qui recouvre à la fois ce qui arrive ou m'arrive et ce que je deviens. L'exemple paradigmatique de la naissance est l'expression de cette double fonction qui permet à l'événement de se proposer simultanément comme un modèle de devenir (rendant compte de ce qui arrive) et de subjectivation (rendant compte de ce qui m'arrive, donc que je suis). Ce long examen de quelques unes des thématisations les plus prégnantes de l'événement historique aura permis, nous l'espérons, de préparer le terrain pour aborder frontalement la question de savoir ce qui rend l'événement susceptible de détenir une fonction paradigmatique quand il s'agit de penser la phénoménalité ou le surgissement du phénomène.

⁴³ P. Ricœur, « Le retour de l'Événement », *art. cit.*, p. 29, p. 34 et p. 31.

⁴⁴ F. Dosse, « L'événement historique : une énigme irrésolue », *art. cit.*, p. 13. François Dosse convoque d'ailleurs de façon intéressante l'étymologie de la notion en rappelant qu'en latin, le terme *eventus* « évoque la fin d'un procès, son résultat » et donc qu'« à la différence d'aujourd'hui, l'acception latine n'a pas pour objet de signifier l'inattendu, le surgissement du nouveau » (*ibid.*, p. 14).

⁴⁵ F. Dosse, « L'événement historique : une énigme irrésolue », *art. cit.*, p. 16 et p. 19.

V. Nouveaux usages phénoménologiques de l'événement

Quand ils affirment que le propre et l'innovation fondamentale de la « nouvelle phénoménologie en France » est de penser le phénomène comme événement, et plus précisément, comme événement de sens, László Tengelyi et Hans-Dieter Gondek comprennent manifestement l'événement en un sens très large qui ne suppose aucune référence obligée à l'histoire. N'est-il cependant pas possible d'affirmer, dans ce nouveau contexte, que tout événement est, en définitive, du type de l'événement historique ? Nous essaierons de répondre à cette question en examinant l'approche de l'événement présente chez l'un des phénoménologues étudiés par les deux exégètes de langue allemande, à savoir Jean-Luc Marion. Dans *Certitudes négatives* (2010), nous trouvons, au dernier chapitre, une « distinction des phénomènes en objets et événements » qui reformule celle, proposée jadis par l'auteur, entre phénomènes de droit commun (ou pauvres en intuition) et phénomènes saturés⁴⁶. Il s'agit donc d'affirmer que « tous les phénomènes ne se réduisent pas à des objets, mais certains adviennent comme des événements »⁴⁷, et de faire de l'événementialité du phénomène la marque même de sa saturation. Mais de quels événements ou de quel type d'événement s'agit-il ? Les exemples pris ici se situent assez loin du registre de l'événement historique, sans doute parce que l'objectif est précisément d'opérer avec un concept élargi d'événement : ainsi, l'exemple paradigmatique sera précisément – ici encore – celui de la naissance, qui « me donne à moi-même, mais ne m'apparaît pas, ni ne se montre à moi-même », qui « offre donc les caractères de l'événement par excellence »⁴⁸. Un autre exemple significatif sera celui de la passante décrite dans le poème éponyme de Baudelaire ; mais l'événement historique au sens strict est absent de ce tableau. Le geste de Jean-Luc Marion, qui œuvre sans conteste à dérégionaliser l'événement, semble le détacher donc de la référence à l'historique : la phénoménologie de l'événement ne sera pas simplement une phénoménologie de l'historicité, mais, plus généralement, une phénoménologie de la phénoménalité saturée. Or cette façon d'étendre la portée descriptive de l'événement en faisant de l'événementialité du phénomène (du fait qu'il advient indépendamment de toute constitution ou donation de sens préalable) la marque de sa saturation ne contredit pas pour autant des analyses antérieures

⁴⁶ J.-L. Marion, *Étant donné. Essai d'une phénoménologie de la donation*, Paris, PUF, 1997, 1998², § 23.

⁴⁷ J.-L. Marion, *Certitudes négatives*, op. cit., p. 276.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 294.

consacrées à l'événement pris en un sens plus étroit : songeons à la façon dont l'événement, compris en tant qu'événement historique – dans sa signification régionale donc – est inscrit dans la table des phénomènes saturés que propose *Étant donné* : dans ce cadre, en effet, « le phénomène saturé s'atteste premièrement dans la figure du phénomène historique ou de l'événement porté à son excellence ». Et les exemples mobilisés relèvent effectivement de l'histoire au sens courant : ainsi en est-il pour la bataille de Waterloo ou la bataille d'Austerlitz, qui sont toutes deux décrites, en réactivant parfois des bouts de récit stendhalien, du point de vue de la saturation ou de ce qui, en elles, excède toute prise, toute tentative de les vivre au présent et de les comprendre : « La bataille passe et se passe toute seule »⁴⁹. Plus précisément : « Dans l'histoire se faisant (*Geschichte*), la bataille se fait bien d'elle-même, à partir d'un point de vue qu'elle seule permet d'unifier, sans pourtant aucun horizon unique », au sens où aucun des « horizons (individuels) ne suffit à l'unifier, la dire, ni surtout la prévoir » ; et « par suite, dans l'histoire qui se dit (*Historie*), la bataille demandera d'additionner des horizons (cette fois conceptuels) en nombre indéfini »⁵⁰. La marque de la saturation de l'événement historique, c'est donc précisément son inépuisabilité, sa résistance à se laisser absorber dans un unique point de vue et réduire à une seule explication. Autrement dit : « La pluralité des horizons interdit pratiquement de constituer l'événement historique en *un* objet et impose d'y substituer une herméneutique sans fin dans le temps »⁵¹. Pour illustrer cette herméneutique de l'événement historique, Jean-Luc Marion va renvoyer d'ailleurs au travail de Ricœur dans *Temps et récit*, sans se référer cependant directement à la querelle historiographique de l'événement. En effet, selon toute apparence, avec la description de l'événement historique comme phénomène saturé, nous avons affaire à un autre modèle d'événementialité que celui de l'événement-mis-en-intrigue que proposait Ricœur. Le point de vue de l'herméneutique sans fin se trouve aussi dans une position sans doute plus ambiguë à l'égard de l'histoire événementielle, car il s'agit, pourrait-on dire, d'expérimenter sans cesse l'échec du récit explicatif tout en tentant malgré tout ce récit. Et par ailleurs, la description de l'événement historique par la saturation représente une voie distincte par rapport à la description qui insiste sur sa fécondité, sur sa générativité potentielle, dans la mesure où la satu-

⁴⁹ J.-L. Marion, *Étant donné*, op. cit., p. 318 (pour cette citation et pour celle qui précède).

⁵⁰ *Ibid.*, p. 318-319.

⁵¹ *Ibid.*, p. 319.

L'événement historique : un paradigme de la phénoménalité ?

ration semble concerner davantage le présent de l'événement que son avenir⁵². Cependant, c'est pour cette raison même, ou en vertu de son infléchissement par la saturation, que l'événement pourra finalement être dérégionalisé pour devenir un paradigme de la phénoménalité : par ce geste, il s'agit en effet de mettre hors-jeu son champ de surgissement ou son contenu, pour le réduire à la modalité de son advenue.

Nous avons voulu montrer ici que la référence à l'histoire comme champ régional de phénomènes reste nécessaire pour donner une teneur d'expérience au phénomène compris comme événement. Mais d'autre part, pris dans ce qui fait son événementialité, l'événement historique est aussitôt susceptible d'être transposé, dérégionalisé et illustré avec des figures paradigmatiques autres, comme nous l'avons vu avec l'exemple de la naissance ou avec celui de la création d'une œuvre. Cependant, on pourrait aussi considérer que cet élargissement de l'événement n'est autre que l'élargissement de l'histoire elle-même, qui ne se réduit pas au récit de la *Weltgeschichte* mais inclut dans une égale mesure le devenir de l'individu, l'institution d'un horizon de sens (ou le démarrage d'une intrigue) et l'apparaître du monde. La référence, dans la phénoménologie contemporaine⁵³, à un événement détenant une fonction paradigmatique pour la pensée de la phénoménalité est donc aussi une invitation à penser à nouveaux frais l'articulation et l'intrication de ces différents niveaux d'historicité.

⁵² Sur ce point, il faut cependant signaler les avancées récentes de *Reprise du donné* (Paris, PUF, 2016), où la temporalité de l'événement est caractérisée comme « une présence continûment orientée selon l'avenir, parce qu'elle anticipe sur soi » (p. 185).

⁵³ Nous avons limité ici notre analyse au cas de I.-L. Marion, que privilégie également H.-D. Gondek et L. Tengelyi, mais l'enquête pourrait être élargie à d'autres thématisations phénoménologiques de l'événement, comme celles que proposent H. Maldiney, C. Romano ou R. Barbaras. À ce sujet, qu'il nous soit permis de renvoyer encore une fois à notre contribution : « La "nouvelle phénoménologie en France" et les événements de sens (*Sinnereignisse*). Un prolongement de la lecture de László Tengelyi », *art. cit.*